

AMA

— Art Media Agency —



BRUXELLES CONTEMPORAIN

NEWSLETTER |

280

19 avril 2017

SOMMAIRE

Composition (1952), Pol Bury.

© Collection Centre for Fine Arts Brussels. Photo Yves Gervais



AMA

Art Media Agency

Directeur de la publication : Pierre Naquin - Rédacteur en chef : Clément Thibault - Big boss : Marie Bruschi - Conception graphique : Sophie Josse.
Ont collaboré à ce numéro : Aude de Bourbon Parme, Marie Bruschi, Fui Lee, Marie Maertens, Pierre Naquin, Clément Thibault.
Contact : dropbox@artmediaagency.com - Diffusion : 200.000+ abonnés numériques - © ADAGP, Paris 2017 pour les œuvres de ses membres.
Couverture : *Establishing the Double Cone (D.E.) 03*, Thom Puckey. Courtoisie Galerie Annie Gentils, Art Brussels, Stand E9.



ÉVÉNEMENT

Bruxelles contemporain 6

INTERVIEW

Anne Vierstraete 14

FOCUS

Pol Bury à BOZAR 20

PORTRAIT

Romain Tichit 26

ENQUÊTE

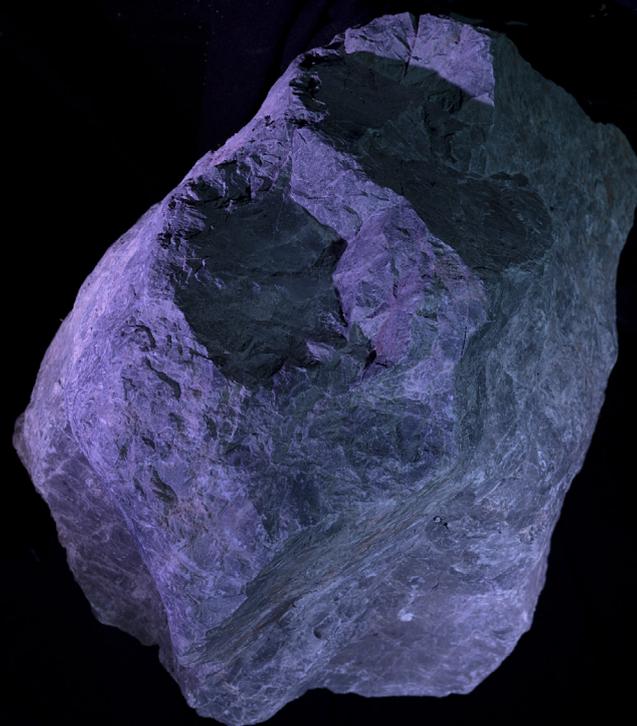
Art, lumière et perception 30

Bloc-Notes

40

DATA

Yves Klein 44



Search face (2017), Samuel Schaab.

© Samuel Schaab. Galerie untld contemporary. Courtoisie Art Brussels 2017

Problems Solved (2016), Barbora Kleinhamplva.

© Barbora Kleinhamplva. Courtoisie Galerie Lucie Drdova. Art Brussels 2017



ENQUÊTE



Rose (2007), Ann Veronica Janssens.
Courtoisie IAC Villeurbanne-Rhône-Alpes. Photo Blaise Adilon

ART, LUMIÈRE ET PERCEPTION

Quatre artistes installées en France et en Belgique s'emparent de la lumière comme matériau de leurs œuvres. Elles explorent la perception du temps, de l'espace en puisant dans des domaines transversaux. Leurs recherches éclairent notre relation au monde.

Nombre d'artistes se sont lancés dans la représentation de la lumière, de Caravage, Turner aux peintres hollandais. Mais depuis les Impressionnistes, c'est de plus en plus sa perception qui intéresse les créateurs. La lumière n'est plus seulement un sujet, elle est devenue un médium.

Dans le sud de la Californie, à partir des années 1960, certains l'exposent, la sculptent, la confrontent à l'espace d'exposition, au temps. Et pour que ces expériences aient lieu, le spectateur doit être présent, conscient ou non de ce qui est en train de se jouer autour de lui. Loin de l'austérité des œuvres des artistes minimalistes new-yorkais, ils s'inspirent de l'environnement dans lequel ils évoluent : de vastes espaces baignés de lumière. Leurs installations tendent à partager cette expérience de l'immensité, de la luminosité et le rapport de ces deux éléments. Ces artistes, que l'on rassemblera plus tard sous la bannière Light & Space, se nomment Robert Irwin (né en 1928 à Long Beach, Californie), Peter Alexander (né en 1939 à Los Angeles), Larry Bell (né en 1939 à Chicago, mais installé très tôt à Los Angeles puis au Nouveau-Mexique), Doug Wheeler (né en 1939 à Globe, Arizona) et James Turrell (né en 1943 à Los Angeles). Leurs œuvres sont des explorations tout autant que des expériences. Il faut les vivre pour les saisir pleinement, au-delà de l'expérience purement esthétique.

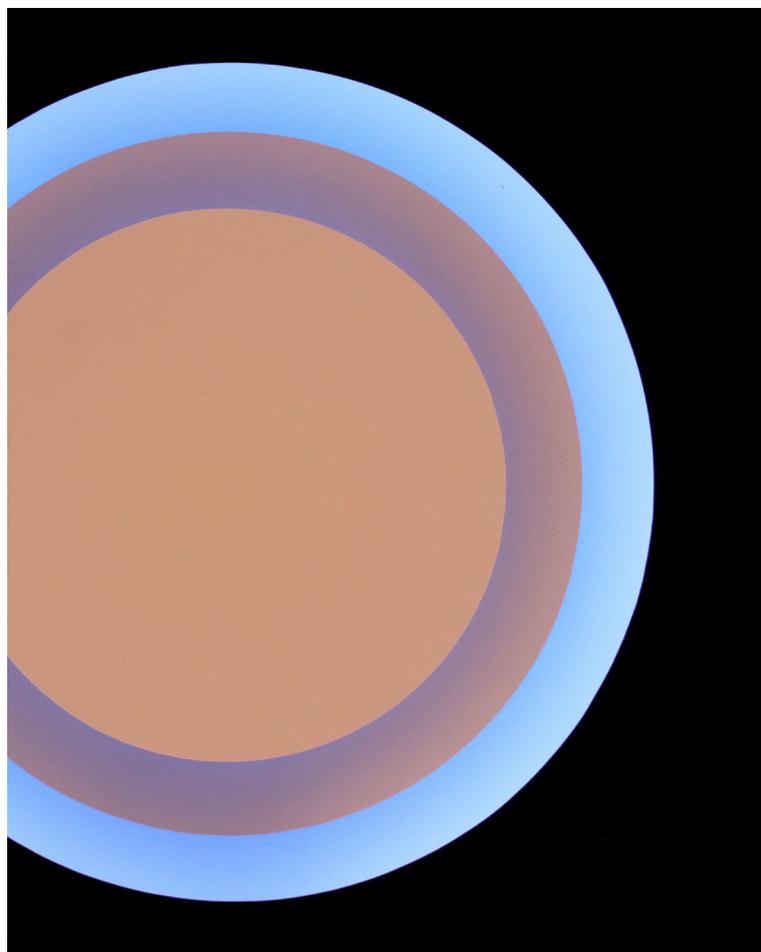
Près de 50 années plus tard, les artistes poursuivent cette voie ouverte sous le soleil californien. La nouvelle génération n'est plus seulement installée dans le sud-ouest des États-Unis. Art Media Agency s'est penchée sur ceux qui vivent entre la France et la Belgique. Les artistes rencontrées pour cette enquête sont des femmes. Ann Veronica Janssens (née en 1956 en Grande-Bretagne et installée en Belgique) est actuellement exposée en *solo show* à l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne. Edith Dkyndt (née en 1960 en Belgique, vit entre la Belgique et l'Allemagne) participe à « Poétique des sciences » au Fresnoy à Tourcoing, au Bozar de Bruxelles dans l'exposition « Belgian Art Prize 2017 » et bientôt à la Biennale de Venise. Charlotte Beaufort (née en 1974 en France où elle vit) a beaucoup théorisé sur la lumière. Elle est artiste et Maître de Conférences en Arts plastiques et Arts et technologies à l'Université de Picardie Jules Verne. Et enfin Meris Angioletti (née en 1977 en Italie, installée en France) est exposée à l'espace BF15 de Lyon.

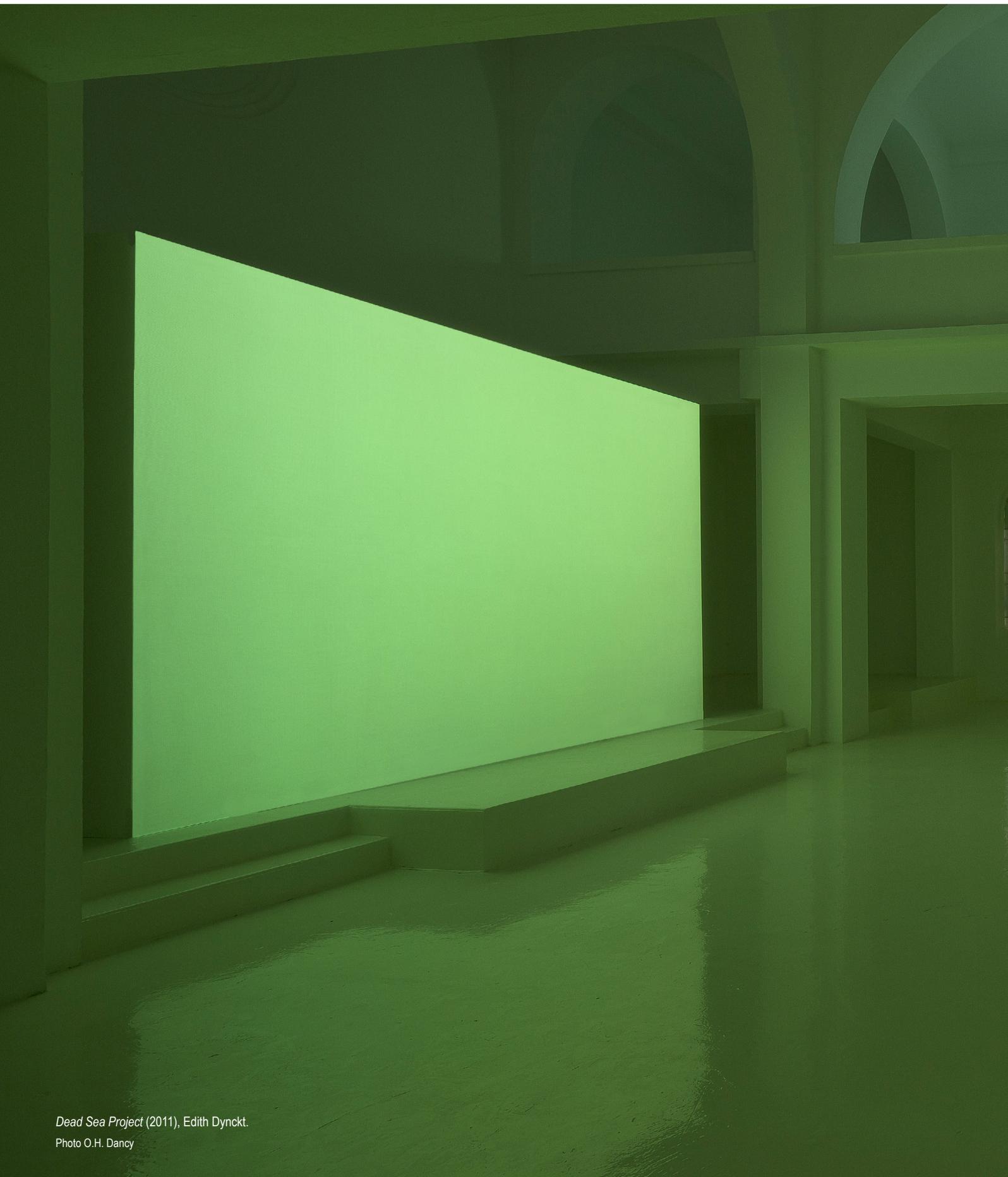
Partager des expériences en créant des œuvres inclusives

Le premier point commun qui les relie aux artistes de Light & Space est la notion d'expérience, chère aux pionniers. Doug Wheeler explique dans une discussion en 2008 avec Tyler Green qu'il ne s'est « jamais beaucoup préoccupé de permanence : je crée des choses que l'on éprouve et qui restent dans notre esprit. La plupart de mes œuvres sont faites pour ou en fonction d'un lieu, mais il me semble que c'est ce que l'on fait dans la vie. Les expériences authentiques que nous faisons sont celles que nous n'oublions pas. Elles restent en nous et, avec un peu de chance, elles sont assez significatives pour nous marquer toute notre vie. C'est à peu près ce que je recherche. J'essaie de faire des choses qui laissent un souvenir indélébile. » De la même manière, Robert Irwin explique à Richard McCoy,

Sans titre n°2 (Photosphères, 2015, détail), Charlotte Beaufort

© Charlotte Beaufort





Dead Sea Project (2011), Edith Dynckt.
Photo O.H. Dancy



conservateur à l'Indianapolis Museum of Art à l'occasion de l'inauguration de son installation monumentale *Light and Space III* en 2008, que ses œuvres doivent être perçues « en tant qu'expériences perceptives ».

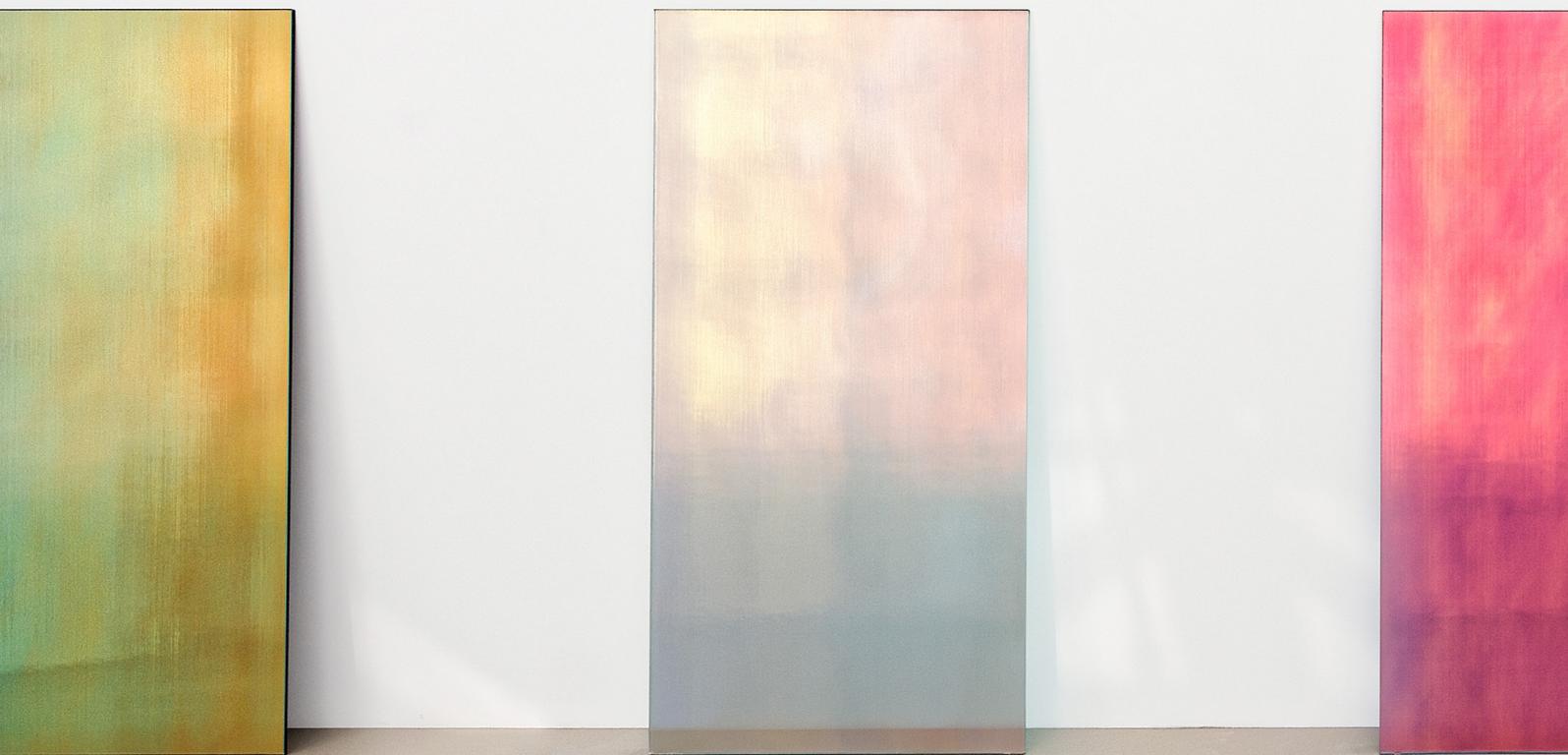
Edith Dkyndt attend du spectateur une participation active : « J'essaye au maximum de dépouiller mes pièces dans lesquelles je mets au départ beaucoup de choses. Pour aller à la limite du non-art, pour que mes pièces soient plus ouvertes, pour que chaque visiteur se pose des questions, ses questions, qu'il interprète, que chacun ait son interprétation. » L'installation *Dead Sea Project* illumine le corps du spectateur qui fait alors pleinement partie de l'ensemble. « Je trouve très belle l'idée que la mer morte puisse éclairer un visage à des milliers de kilomètres de là où elle se trouve. » Cette notion de liberté offerte au spectateur se retrouve dans le travail de Meris Angioletti. « Le côté parfois mystérieux de mes œuvres permet au spectateur d'avoir une certaine marge de manœuvre et donc beaucoup de liberté. Toute œuvre s'active par la présence d'un spectateur et ce dernier, par un principe d'indétermination, change les données du système. » *The Curious and the The talker* (2010) en témoigne. Le corps du spectateur perturbe ou active la projection des monochromes de couleurs qui, additionnés, créent un carré blanc. Comme pour Edith Dkyndt, cette liberté s'accompagne d'un engagement de la part du visiteur. « Je l'oblige aussi à se positionner, précise Meris Angioletti. Il doit prendre position face à une œuvre, tout comme il prend position face à l'existence. Cette idée de responsabilité individuelle face à soi-même, face à l'œuvre est très importante. Cette prise de position n'est pas politique dans le sens où je ne parle pas de politique, mais signifie que l'individu doit être présent. »

Percevoir l'espace

La question de la perception est étroitement liée à l'environnement dans lequel se déploie l'expérience. De quelle manière l'œuvre va-t-elle réagir à la lumière environnante, naturelle ou artificielle, et ainsi être perçue ? Comment, par un effet boomerang, va-t-elle transformer la perception de l'espace environnant ? Comment la lumière peut-elle construire ou re-construire l'espace ? Cette réflexion est au centre des préoccupations d'Ann Veronica Janssens. « L'installation de brouillard blanc *Mukha*, Anvers, réalisée pour la première fois en 1997 est une manière de repousser les limites de l'espace. Et d'utiliser la lumière naturelle dans laquelle l'espace est baigné pour en donner une expérience encore plus sensible et vivante. La question de la perte des repères que ressent le visiteur a aussi à voir avec cette question d'interroger l'espace dans lequel il se trouve. Quand on est dans la lumière, on ne voit plus. On bouge plus lentement. On entend différemment. Notre audition est plus affûtée. On expérimente la question de l'espace, de l'intangible, de la couleur pour elle-même, celle de la lumière. Beaucoup de registres sont proposés à la personne invitée à aller dans cette salle. » Cette question de l'espace se pose pour toutes les œuvres qui réagissent elles aussi, même si elles semblent plus autonomes ou moins immersives, à l'environnement dans lequel elles sont exposées. Nathalie Ergino, directrice de l'Institut d'Art contemporain de Villeurbanne et commissaire de l'exposition « Mars » de Ann Veronica Janssens précise que « son œuvre s'est toujours inscrite dans une relation à l'espace et à l'environnement. »

Percevoir le temps

La perception du temps est elle aussi intimement liée à celle de l'espace comme le révèle Edith Dkyndt. « Je réfléchis vraiment à la manière dont le spectateur va déambuler dans l'espace. J'essaye de faire en sorte qu'il soit amené à prendre des temps différents. » Dans l'exposition du Fresnoy à laquelle elle participe, toutes les lampes s'éclairent tout à coup durant un court laps de temps. L'exposition se transforme alors fugitivement. Au contraire, le temps s'étire face à l'installation *L'ennemi du peintre*. Une voix hypnotique plonge le visiteur dans un état second qui influence le regard qu'il porte aux dessins qui lui font face. Le corps et l'esprit des visiteurs sont à la merci des expériences de ces artistes ; s'ils acceptent de jouer le jeu. L'idée de vivre différentes temporalités traverse aussi le travail d'Ann Veronica Janssens. « La temporalité



Gaufrette CL2BL35 (2015), Ann Veronica Janssens.
Photo Blaise Adilon





Mukha (1997), Ann Veronica Janssens.
Courtoisie IAC Villeurbanne-Rhône-Alpes. Photo Blaise Adilon



abordée dans mon travail, tout d'abord par l'observation de phénomènes que nous sommes en train de vivre qui ne sont pas forcément coutumiers. Il y a des décélérations, parfois des accélérations. Je travaille avec des phénomènes de persistance rétinienne qui provoquent une dilatation ou contraction accélérée de la pupille, qui influent sur le rythme cardiaque. C'est un questionnement assez général sur la temporalité, mais aussi sur les différentes possibilités de vivre une temporalité. »

Face à ses œuvres, la perception du temps n'apparaît plus comme unique. Elle est multiple, souvent ralentie, ou comme suspendue. Certaines œuvres invitent à la contemplation. *Discreet piece (dusts in a beam of light)* d'Edith Dkyndt se focalise sur un élément et événement éphémère, quasi imperceptible, la poussière en mouvement dans l'air. « J'ai voulu montrer la beauté d'un objet relativement simple qui a lieu partout, mais auquel on ne prête pas attention. » Cette contemplation à laquelle Edith Dkyndt nous invite est-elle en relation avec l'accélération de nos vies contemporaines ? « Je ne dénonce pas, précise Edith Dkyndt. Je partage simplement ma nature contemplative, qui est peut-être en opposition avec la frénésie de la vie. Et la notion d'ennui m'intéresse beaucoup. L'ennui et la rêverie sont pour moi très importants. » Les artistes partagent leur manière de poser un regard sur le monde. Chez Edith Dkyndt, il est méditatif. Au contraire, explique Nathalie Ergino, « on ne peut pas être dans la contemplation face aux œuvres d'Ann Veronica Janssens, car le regard doit toujours être en mouvement pour percevoir la variation des faits. » Le mouvement existe aussi dans l'œuvre de Charlotte Beaufort. Mais il vient de l'œuvre elle-même. « Mes œuvres sont toujours mouvantes, telles des partitions visuelles, explique-t-elle. Elles évoluent dans le temps. Cela vient sans doute de mon passé dans le spectacle vivant. L'aspect temporel est fondamental et central. Ce qui m'intéresse c'est l'expérience phénoménale, l'expérience corporelle du spectateur dans le temps et dans l'espace. Je travaille sur l'évènement, l'apparition, la disparition. »

Lier le temps, l'espace et le corps

La perception du temps et de l'espace est primordiale chez ces artistes, qu'elles explorent chacune à leur manière. Elles sont indéniablement liées au corps du spectateur qui vit l'expérience à un moment et dans un espace donné. Ces œuvres ne peuvent se vivre à distance parce que le corps doit les ressentir. « La perception active, réfléchie m'intéresse, explique Ann Veronica Janssens. Ce n'est pas que la question de la perception, mais, pour reprendre l'expression du neurophysiologiste français Alain Berthoz, c'est le corps en acte. Mon travail est vraiment lié à un temps, à un espace, à une lumière au moment où il est vécu. [...] Ce qui m'intéresse, c'est ce qui nous relie au monde et c'est dans cette mesure là que j'essaie de créer des formes ». De même, Charlotte Beaufort souligne cette complémentarité. Ses œuvres en tant qu'expériences phénoménales révèlent son intérêt pour « la perception dans un sens large, pour expérimenter notre rapport à l'espace, mais aussi au temps, à la temporalité. Comment sommes-nous visuellement plongés dans un monde de couleurs, de volumes et de contrastes qui est déterminé par la lumière ? Le sensible, le cognitif, la mémoire visuelle sont donc aussi au centre de mes préoccupations. »

Au-delà du dualisme, unifier le corps et le cerveau

Les sociétés occidentales se sont construites sur la notion de dualité entre le corps et l'esprit, de Platon à Descartes. Ces artistes nous emmènent ailleurs. Face au prisme qu'Ann Veronica Janssens dispose sur une vitre, le visiteur s'attarde, observe et interroge ce qu'il voit. Est-ce réellement un prisme ? La couleur de ses aquariums est-elle réellement en surface ? Qu'est-ce qui est réel dans notre expérience perceptive ? En exploitant les propriétés des matériaux ou en utilisant la lumière pour révéler l'imperceptible telles les ondes cosmiques, les œuvres d'Ann Veronica Janssens plongent le visiteur dans la physique, cette connaissance de la nature. « Tout s'explique, rien n'est ni magique ni mystérieux », précise-t-elle. Meris Angioletti et Edith Dkyndt abordent d'autres domaines, parfois nommées pseudosciences, liées à l'inconscient. « Je suis souvent fascinée par des situations qui n'ont pas de solutions et qui restent des mystères qu'il

faut continuer à creuser » s’amuse Meris Angioletti. Pour son installation *Radiesthetic Hall* présentée au Fresnoy, Edith Dkyndt a fait appel à un géobiologiste pour étudier l’énergie des lieux. Les qualités énergétiques sont ensuite traduites en couleur. « L’idée était de rendre visible l’invisible pour inciter à percevoir des phénomènes qui nous influencent physiquement. » Et de préciser ensuite l’origine de cet intérêt pour les recherches autour de l’inconscient : « Cela provient d’expériences personnelles par rapport à un problème physique. Cela m’a ouvert à des recherches autour du corps, du cerveau, dont on parlait peu il y a une vingtaine d’années, mais qui se sont petit à petit développées, ou de l’hypnose, qui était perçue comme une pseudoscience il y a une vingtaine d’années et qui est aujourd’hui utilisée dans les hôpitaux. » Tout comme Edith Dkyndt, Meris Angioletti ne hiérarchise pas les domaines de connaissances. Elle puise dans la psychanalyse, la littérature, les pseudosciences. Elle aborde la notion de mémoire cellulaire et de pensée inconsciente : « Ce qui m’intéresse à la base c’est le fonctionnement ou le dysfonctionnement de l’être humain. Qu’est-ce que le mystère de la conscience ? J’aime la liberté, en tant qu’artiste, de ne pas être une spécialiste. Je peux puiser dans différents domaines, rapprocher des compétences différentes. Je travaille par analogie, à la manière d’un cadavre exquis surréaliste, et ma façon de travailler reflète ma façon de penser. Je trouve aussi très intéressant de réfléchir à la façon de structurer la connaissance, à la définition du savoir, de la transmission, de l’apprentissage. Est-ce que cela a du sens de hiérarchiser les disciplines ? Intuitivement je dirai non. » Ainsi comme le souligne Nathalie Ergino, « le fait perceptuel est aussi un fait intellectuel. Il ne faut pas opposer les choses. Il ne faut pas séparer un esprit et un corps. Il faut les concevoir de manière unitaire comme un corps cerveau. Et les sciences doivent confirmer ces intuitions des artistes. » Elle collabore depuis une dizaine d’années avec Ann Veronica Janssens sur le Laboratoire Espace Cerveau qu’elles ont créé. « Tout en restant dans le champ des arts plastiques, et à partir des pensées de plusieurs philosophes dont Pierre Montebello, nous travaillons sur ces questions d’un monde cosmomorphe, explique Ann Veronica Janssens. Cette vision n’est plus anthropocentrée, mais excentrée. Je trouve d’ailleurs formidable que le troisième fleuve de Nouvelle-Zélande vienne d’être reconnu comme une entité vivante. C’est une relation au monde, au cosmos, à l’univers qui change et qui doit changer. Ce laboratoire est vraiment un projet de groupe dont la première partie réunissait des scientifiques, philosophes, anthropologues, historiens de l’art puis maintenant de jeunes artistes. » Nathalie Ergino précise l’évolution de leur laboratoire de réflexion. « Mon hypothèse est que cette expérience perceptuelle a développé une forme d’intériorisation qui ensuite permet de développer une acuité plus importante face au monde. La première phase du Laboratoire Espace Cerveau se demandait pourquoi de nombreux artistes dans les années 2000 ont développé des expériences perceptuelles, démarches artistiques qui rejoignent d’ailleurs les recherches des scientifiques. La nouvelle phase du laboratoire, “Vers un monde cosmomorphe”, interroge l’inscription de l’homme dans un environnement plus large ». Et de conclure, « l’expérience permet l’émancipation de l’homme, elle donne des outils pour regarder le monde autrement ».

Aude de Bourbon Parme

« Mars ». Ann Veronica Janssens

Jusqu’au 7 mai. Institut d’Art Contemporain de Villeurbanne.
11 rue Dr Dolard. 69100 Villeurbanne. www.i-ac.eu

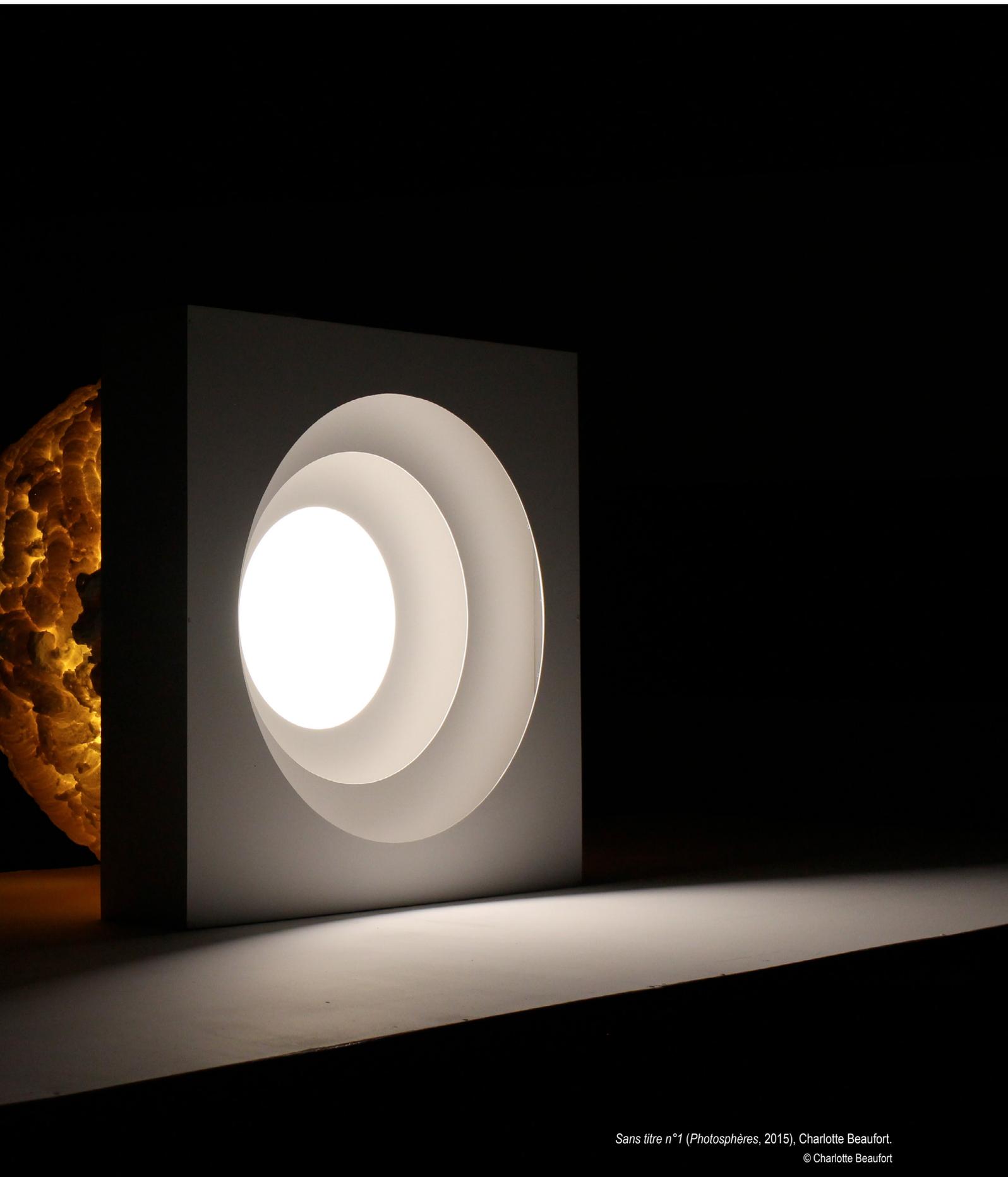
« Poétique des sciences ». Edith Dkyndt

Jusqu’au 7 mai. Le Fresnoy.
22 rue du Fresnoy. 59200 Tourcoing. www.lefresnoy.net

« Adagio ». Ann Veronica Janssens

Jusqu’au 27 mai. BF15.
11 quai de la Pêcherie. 69001 Lyon. www.labf15.org





Sans titre n°1 (Photosphères, 2015), Charlotte Beaufort.
© Charlotte Beaufort